

LA GUERRE COMPTE TRIPLE : RENCONTRE AVEC MICHAËL FERRIER

Par [Arnaud Vaulerin](#) — Libération, 13 septembre 2019 à 17:06



Michaël Ferrier, écrivain, auteur de «Scrabble», éditions Mercure de France
Photo Christophe Maout pour Libération

Le revoilà. Là où on ne l'attend pas. L'année dernière, il offrait un tombeau-souvenir à son ami François, disparu dans la mer des Canaries avec sa fille Bahia (*François, portrait d'un absent*). Cette fois, Michaël Ferrier ressurgit à N'Djamena, au Tchad. Il a plongé la main dans un sac de toile vert olive, saisi des lettres, comme on exhume une enfance vécue dans le vent des sables et précipitée dans le fracas des armes le 12 février 1979. *Scrabble* est un récit personnel et essentiel pour mesurer l'unité d'un écrivain qui se livre en s'échappant et qui explore l'enfance en s'affranchissant du temps et de l'oubli.

Dans *Scrabble*, on croise le domestique Baba Saleh. Il vous dit : «*Il faudra que tu rendes ce que tu auras appris dans ta jeunesse et mûri dans ton âge d'homme.*» Ce moment-là est-il arrivé avec ce nouveau livre ?

Quand Saleh me disait ça dans mon enfance, il parlait de septénaire, de cycles de sept ans qui rythment une vie. C'est une conception du temps très différente de celle que l'on peut connaître en France ou au Japon. Au bout de 7 fois 7, 49 ans donc, j'en ai 52, je peux dire que j'entre dans une sorte d'âge mûr et bien sûr j'éprouve le besoin de restituer avec le plus de justesse possible ce que j'ai vu, appris.

Scrabble marque un tournant ?

En effet. C'est un livre de commande de Colette Fellous et d'Isabelle Gallimard qui m'ont demandé d'écrire ce texte pour une collection constituée de portraits autobiographiques. Elle comprend de grands livres comme *l'Africain* de Le Clézio, *Autoportrait en vert* de Marie NDiaye. J'étais réticent à parler de moi, de cette expérience-là, dure, enfouie dans l'enfance.

Traumatique même...

A l'époque, on ne parlait pas de PTSD (trouble de stress post-traumatique), mais il s'agit bien de cela. *Scrabble* a mûri pendant longtemps. Il y a eu un temps de préparation très long et un temps d'écriture très rapide. Un peu comme la calligraphie. La préparation est longue et d'un coup, le geste trace, ouvre l'espace. C'est le livre où je me suis livré le plus, en donnant des photos personnelles.

Vous saviez depuis longtemps que vous alliez écrire ce livre ?

Oui. C'est un livre qui est au fondement de mon existence, de mon désir d'écrire. Il lie l'Afrique, l'enfance, la guerre et l'écriture. J'ai une dizaine d'années quand je suis en Afrique. C'est une ouverture incroyable, une découverte de l'autre. Et en même temps, l'enfant ne raisonne pas en termes d'altérité. Les Tchadiens n'étaient pas des étrangers à mes yeux. On me surnommait Toumai (qui signifie «espoir de vie»). Aujourd'hui, je n'aurais pas la naïveté de penser que j'étais une sorte de Tchadien, mais, à l'époque, j'étais dedans. J'explorais un monde étranger et commun à la fois. La guerre est venue par-dessus, avec la violence que j'ai retrouvée plus tard à Fukushima.

Les lettres du Scrabble sont-elles un moyen de mettre à distance la guerre, comme une sorte de filtre ?

On jouait au Scrabble depuis longtemps dans la famille. Mais en février 1979 [*début de la guerre civile, ndlr*], nous étions au milieu des combats. Notre maison était à un carrefour entre une rue qui menait à l'hôpital et une autre qui conduisait à la morgue. L'hôpital et la morgue sont deux endroits stratégiques dans tout conflit. A un moment donné, des combattants ont même installé une mitrailleuse en face de la maison. Autour de nous, il y a des tirs, des Jaguar qui lâchent des missiles. La situation devient presque hallucinante quand ma mère nous dit à un moment : on va faire un Scrabble. C'est quand même une initiative surprenante ! Elle avait lu que l'alpiniste Chris Bonington, pour lutter contre le mal des montagnes lors de l'ascension de l'Annapurna, avait emporté un Scrabble, car ce jeu facilite la concentration. Une légende, Chris Bonington ! 19 expéditions dans l'Himalaya. Bref, il sait ce que les situations extrêmes signifient et comment s'y comporter. Il faut se concentrer sur l'essentiel, le déplacement des lettres, la formation des mots... au milieu des balles qui sifflent, des bombes qui s'abattent, des corps qui tombent, c'est un moyen de garder sa concentration et de ne pas céder à la mort, même si elle fait rage tout autour et qu'elle viendra, à la fin, clore la partie. A l'époque, j'étais loin de me douter que j'allais devenir écrivain, mais cela a compté dans ma vision de l'écriture.

Ce jeu permet-il alors d'amoindrir la violence de la guerre ?

Je ne comprends pas alors, mais je sais que c'est une réponse à la situation de ce moment. J'ai 10-12 ans, je ne théorise pas, mais ça marque le corps et l'esprit. L'écriture, la littérature est une réponse à la guerre. Une réponse partielle, précaire, dérisoire même. Mais elle est d'autant plus précieuse qu'elle est fragile : c'est elle qui permet à l'homme de garder un maintien au milieu des désastres qui l'entourent ou que, bien souvent, il provoque lui-même.

«La guerre ne se raconte pas. C'est un dragon qu'il faut prendre à la dentelle des lettres», écrivez-vous dans *Scrabble*. Pourtant, vous racontez ce conflit avec des scènes folles de violence.

Il y a une frontière invisible, mais tenace entre les gens qui ont connu la guerre et ceux qui ne l'ont pas vécue. Les premiers ont un savoir un peu paradoxal, puisqu'il est incommunicable. Ce qui ne veut pas dire qu'il ne faut pas essayer de transmettre. La littérature est peut-être faite pour ça : dire ce qui est intransmissible par d'autres moyens. Certains y arrivent comme Céline ou Pierre Guyotat. C'est Céline qui dit à la fin de *Voyage au bout de la nuit* : *«La guerre, c'était tout ce que l'on ne comprenait pas.»* L'intensité, la peur, l'excitation parfois que tu vis à cet instant-là avec l'adrénaline qui arrive à gros jets dans le corps d'un enfant reste intransmissible. Depuis cette époque-là, je sais que la guerre existe, même quand il n'y a pas de conflit.

La paix ne serait qu'une parenthèse dans un cycle de guerre ?

Oui. C'est une position assez peu optimiste. Une parenthèse, voire une illusion, un artifice. En Europe, mis à part quelques petits conflits, on vit en paix depuis très longtemps. C'est la grandeur de l'Europe. Son grand mérite est d'avoir fait grandir notre génération dans la paix. Quand on a été plongé dans la guerre civile à N'Djamena, on se rend compte que tout cela est un miracle, un bonheur extraordinaire.

Vous avez retrouvé la violence à Fukushima ?

Je suis de la génération de Tchernobyl. En 1986, j'avais 19 ans. On pensait qu'il n'y aurait plus jamais de Tchernobyl. Mais il y a eu l'accident de Fukushima, et on assiste également à une prolifération nucléaire sur la planète. Les moments de paix et de bonheur ne sont pas souvent perceptibles. On les sent quand ils ont disparu.

Votre enfance s'est enfuie avec cette guerre ?

Elle est là encore. Elle est à disposition, toujours. Je parle de spirale à un moment donné. *Scrabble* est construit comme une spirale. D'abord la maison, puis la case, puis le quartier Bololo. Ça s'élargit à chaque fois, la géométrie du livre demandait ça. A chaque moment, on peut tendre les mains devant, derrière, à droite, à gauche, nord, sud. Un enfant, c'est ça. C'est quelqu'un qui a le monde à sa disposition et qui ingère tout ce qui passe et transforme le monde en enfant. Je fais très attention à la manière dont je construis les livres. *Fukushima* avait été bâti sur la terre, l'eau et l'air. Il rappelait les haïkus avec les trois parties et les *kigos*, les mots de saison. C'est une tragédie en trois actes qui empruntent à la tradition poétique japonaise et à la tradition européenne du théâtre. Dans *Sympathie pour le fantôme*, il y avait une structure élaborée en six lignes narratives. Dans *François, portrait d'un absent*, c'était la référence au cinéma.

Cette attention aux détails, aux sensations, aux choses vues sur les copains, les femmes, le fleuve, sont-ils des souvenirs figés dans l'enfance ?

Ils sont toujours vivants. L'enfance n'est pas pour moi un paysage stable et homogène. C'est plutôt une galaxie chatoyante, le moment de l'ouverture, de l'exploration, de la connaissance par tous les sens et dans tous les sens. J'écris dans *Scrabble* : «*L'enfance s'ouvre comme une mangue.*» Je voulais relater cette enfance telle qu'elle a été vécue, d'où toutes ces notations sensationnelles, la saveur, le toucher. Après cette irradiation incroyable, il y a l'âge adulte, l'âge de la rétractation, de la défaite. Ce sentiment d'ouverture euphorisante, on ne le retrouve guère

plus tard que dans l'ivresse, l'expérience amoureuse ou le geste artistique.

Les animaux sont omniprésents. Vous montrez qu'il n'y a pas beaucoup de frontières entre vous, eux et la nature...

J'ai passé toute mon enfance avec les animaux. Certains dormaient dans le lit ou alors j'allais dormir dans la niche du chien ou avec les cabris. J'ai appris que la frontière entre l'animal et l'homme ne passe justement pas entre l'animal et l'homme. Elle se situe à l'intérieur de l'homme lui-même. Je le vois au Japon où le rapport à l'animal est devenu très problématique. Les Japonais «font» des *petto* (de *pet*, animal domestique en anglais). Ce n'est plus un animal, c'est un objet de snobisme, de communication. Et quand je vois mes étudiants pousser des cris quand un insecte entre par la fenêtre de la salle de classe, il n'est plus possible de faire cours. L'étudiant urbanisé de l'université Chuo a complètement oublié d'où il vient.

Les fissures, le nucléaire, l'outre-mer, Tokyo, les fantômes du passé... On cherche le fil rouge. Craignez-vous de vous laisser enfermer ?

Il y a une grande diversité dans les sujets que j'approche. Toute modestie gardée, je retiens cela de Perec qui ne voulait jamais écrire deux fois le même livre. Dans son œuvre, il y a une palette, un puzzle comme il le dit lui-même. Pourtant, à la fin, il y a une cohérence. J'ai envie de répondre à la diversité du monde, ne pas choisir un filon, de creuser un univers avec un côté maniaque. Je préfère ouvrir. Après, il y a quand même des fils rouges. Le premier, c'est la violence, les désastres intimes ou collectifs. Dans *Scrabble*, mais aussi dans *Fukushima* ou encore dans *Kizu* qui raconte la vie d'un homme en proie à des fissures, à la fois métaphoriques et réelles, et se termine - déjà - par un tremblement de terre. Il y en a un deuxième autour de la question de la mémoire. J'essaie de faire revenir dans la littérature et, d'une certaine manière, dans l'histoire de France, des personnages et des thèmes oubliés, méconnus ou en souffrance. C'est le cas dans *Sympathie pour le fantôme*, écrit en 2010 quand, en France, on est en plein dans la polémique vaseuse de l'identité

nationale. Dans *Fukushima* également où je vais traquer sous la vérité officielle la véritable trame de cette histoire. Fukushima est un événement japonais, mais avec ce qui est à l'œuvre dans le recouvrement mémoriel des événements du 11 mars 2011, on se rend compte que le sarcophage n'est pas seulement à Tchernobyl : tout est en train de se refermer là-dessus. Les phénomènes d'obturation politique de la mémoire m'intéressent beaucoup. Dans un prochain livre, je pense aborder la mémoire littéraire de la France, ce peuple français qui se définit tellement par la littérature.

Vous avez écrit que la «*littérature est l'art du deuil*» et dans *Scrabble* vous évoquez le «*fond obscur de la mémoire, le secret même de l'écriture*». Est-ce lié ?

Oui, c'est le rapport à la mort. Dans *François*, j'essayais de faire un tombeau qui ne soit pas grave, un tombeau portatif, léger. Un livre, c'est un peu ça. Dans l'écriture, il y a un rapport très profond à la mort. Chez les Egyptiens, le dieu de l'écriture qui participe au jugement des morts, c'est Thot. Il faut être un peu à l'écoute des grandes mythologies du passé, des légendes africaines ou chamaniques. Je ne les considère pas du tout comme des documents folkloriques. Il y a de grandes vérités humaines qui y passent. Et l'une d'elles est que l'art en général, l'écriture en particulier, sont liés à l'inscription, pour ne pas laisser l'oubli tout recouvrir. L'oubli étant une deuxième mort. C'est l'aspect très paradoxal de l'écriture. Quand j'écris *François*, j'ai acté sa mort pour moi et pour beaucoup de gens et, en même temps, je lui offre une forme de survie. Et le dernier mot de *Scrabble*, c'est survie. Jean Genet disait «*j'écris pour le grand peuple des morts*». Une phrase énigmatique, mais qui résonne.

[Arnaud Vaulerin](#)